

La pêche blanche ou la blessure de l'enfance

Aurélien Boivin

Numéro 123, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2001). Compte rendu de [*La pêche blanche* ou la blessure de l'enfance]. *Québec français*, (123), 79–81.

La pêche blanche ou la blessure de l'enfance

Aurélien Boivin

Deuxième roman de Lise Tremblay, romancière originaire de Saint-Fulgence, sur les bords du Saguenay, en face de Chicoutimi, *La pêche blanche* a d'abord été publié en 1994, puis réédité en 2001, dans la collection « Bibliothèque québécoise ». Comme son premier roman, *L'hiver de pluie*, il a été bien accueilli par la critique et a suscité de nombreux commentaires, souvent élogieux, qui témoignent de la qualité de cette œuvre qu'il convient de rattacher à l'imaginaire de Jacques Poulin, de Jack Kerouac, de John Dos Passos et de quelques autres écrivains américains, dont Jim Harrison, nommé à quelques reprises dans le roman.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

L'intrigue de *La pêche blanche*, comme les deux autres romans de la même auteure, est plutôt ténue, mais n'en est pas moins bouleversante. Deux frères, pourtant unis dans leur enfance, se retrouvent, à l'âge adulte, séparés, aux prises tous deux avec un problème existentiel. Simon quitte son emploi de bûcheron en Colombie-Britannique, l'hiver venu, pour errer dans le Sud, en Californie, où il attend que le temps passe. Il meuble sa solitude en lisant des livres que lui envoie son frère, Robert, professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi. Ils échangent de temps à autre de courtes lettres, eux qui, dans leur enfance, avaient opté pour le silence, devant la menace et les sévices d'un père intransigent et déplaisant. Robert est encore dominé par ce père indigne qui a pris

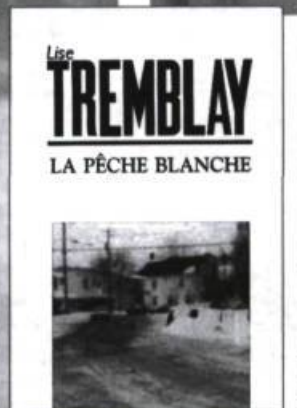
toute la place. Seule la mort de cet être incapable de communiquer, même avec ses proches, ramène la paix dans la famille qui se réunit autour de son cercueil sans verser une seule larme. Revenu vers le Nord pour la circonstance, Simon décide de retourner dans l'Ouest canadien, abandonnant ses cahiers à son frère qui les range dans la maison rouge, celle qu'il convoite depuis longtemps, à l'insu de sa femme, d'où il pourra contempler à loisir le Saguenay. La délivrance de l'un et de l'autre est désormais assurée et ils peuvent enfin songer à vivre intensément leur solitude respective.

LE TITRE

Il rappelle un sport, la pêche blanche dans le fjord du Saguenay, que pratiquent les amateurs, bien emmitoufflés dans les cabanes que



Lise Tremblay
La pêche blanche



les pourvoyeurs installent sur la rivière dès l'arrivée des grands froids de février. Ce

sport, qui devient un véritable spectacle haut en couleur avec ses petites maisons multicolores sur fond de neige, les deux frères n'ont jamais pu le pratiquer parce que leur mère, dans leur enfance, leur interdisait de s'approcher des rives du Saguenay, une rivière qu'elle jugeait trop dangereuse, et que leur père, qui ne les y a jamais amenés, leur a toujours cachée. C'est pourquoi Simon lui voue, depuis, une haine constante. Quant à Robert, devenu adulte, il se terre derrière le volant de son auto pour admirer les petites cabanes, le soir, quand il revient de l'université, jusqu'à ce qu'il perçoive les lumières qui les éclairent à la tombée du jour. La pêche blanche évoque pour eux la nostalgie de l'enfance en allée et la haine du père qui a détruit leurs rêves, par son attitude intransigente et son insociabilité.

LA STRUCTURE

Le roman est divisé en deux parties d'inégale longueur, qui rapportent le quotidien des deux frères. La narration en alternance est confiée tantôt à Simon, qui utilise, dans ses cahiers, la première personne pour décrire ses états d'âme ou rappeler quelques souvenirs reliés à son enfance, tantôt à un narrateur

omniscient, qui rapporte les actions et réflexions de Robert. Ce dernier est aux prises avec des problèmes qui trouvent leur origine dans son enfance et dans ses rapports avec son père qui l'a toujours dominé au point qu'il s'est continuellement effacé devant lui.

LE TEMPS

La pêche blanche se déroule en quelques semaines, en février d'une année qui n'est pas précisée mais qui est postérieure à la génération des hippies qui a marqué la société américaine à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Les acteurs de cette période troublée ont beaucoup vieilli au point qu'ils ont les cheveux blancs. Cette précision permet de rattacher le temps de l'intrigue à celui de la rédaction du roman, soit le début des années 1990. Il n'y a d'ailleurs pas si longtemps que la pêche blanche est pratiquée ainsi sur le Saguenay. À San Diego, ce mois correspond à l'arrivée du printemps, des premières chaleurs et des premières baignades dans le Pacifique, que Simon, souvent immobile, admire, presque toute la journée, ainsi qu'il l'écrit dans ses cahiers. Dans le Nord, ce mois est le plus rigoureux de l'année, car il est marqué par un froid encore plus intense, par le suicide d'un confrère universitaire et par le retour de Simon dans le pays du Nord, associé à son enfance, après une absence d'une vingtaine d'années.

L'ESPACE (LE DÉCOR)

Il est double et correspond à la structure binaire du roman. Les lieux de l'action s'opposent. Dans ses cahiers qu'il nous donne à lire, sinon en entier, du moins dans ses extraits significatifs, Simon évoque son errance en Californie, à San Diego, où il se réfugie depuis trois ans pour passer l'hiver, alors que le chantier forestier de Prince Rupert, qui l'emploie le reste de l'année, est fermé en raison de l'abondance de la neige et d'un climat trop rigoureux. La ville, qui « n'est pas une ville de voyageurs » (p. 11), n'est jamais décrite. Le narrateur Simon se contente d'évoquer à une ou deux occasions le Old San Diego (*Idem*), lieu de prédilection des banlieusards de Los Angeles (p. 15), et la chambre du motel plus ou moins luxueux où il séjourne. En attendant que le temps passe, il s'occupe à lire des romans américains en traduction, s'alimente à l'américaine (restauration rapide) et converse à propos des Américains avec un autre Québécois rencontré par hasard. Les passages rapportés par un narrateur omniscient se déroulent au Saguenay, à Saint-Fulgence le plus souvent, et à Chicoutimi, où habitent les parents de Robert et où il exerce sa profession. C'est d'ailleurs dans

le stationnement de l'université qu'il découvre, un matin particulièrement froid, le cadavre gelé, la tête transpercée d'une balle, d'un collègue qui n'est jamais nommé mais dont on sait qu'il avait de la difficulté à s'exprimer en assemblée départementale. C'est à Chicoutimi, « une petite ville » (p. 57), que revient Simon, après plusieurs années d'absence, en hiver, pour assister aux funérailles de son père mort d'un infarctus, mais qu'il aurait bien voulu assassiner de ses propres mains, n'eût été sa trop grande lâcheté.

LES PERSONNAGES

Ils sont peu nombreux et se répondent ou s'opposent souvent.

Simon. Simon, dit le chétif, incarne le nomade ou le type de coureurs de bois incapables, comme François Paradis, l'amoureux de Maria Chapdelaine, de se fixer à demeure, de prendre feu et lieu. Âgé de 41 ans et voyageur depuis une vingtaine d'années, il se considère « trop vieux pour posséder un sac à dos » (p. 19). Il a cru qu'en quittant son milieu familial il deviendrait un « homme tranquille » (p. 31), mais il ne trouve pas le calme, loin des siens. Infirmes de naissance, il a « développé une démarche pour atténuer son boitillement. Il sautait vite d'une jambe à l'autre comme s'il courait. Il marchait encore comme cela, en se dépêchant pour que cela ne se voie pas. Et c'était vrai qu'il fallait être attentif pour déceler sa petite infirmité » (p. 47) que son père n'a jamais acceptée. Simon lui en veut d'ailleurs et a, plus d'une fois, rêvé de le tuer, s'accusant même de lâcheté : « Mon père a engendré des lâches » (p. 96), au point qu'il est incapable de tuer le mal en lui (p. 97). « Je suis un homme sans courage » (p. 68), écrit-il. Il ressent un profond dégoût pour son père. Le dégoût pour le « chat infirme de la portée » (p. 48). S'il a choisi l'exil, c'était pour se sauver « d'une cuisine trop propre, d'un homme qui n'avait pas dormi depuis trente ans et d'un mot » (p. 54), le mot chétif qu'on ne cessait de lui lancer et qui lui rappelait son handicap physique.

Robert. Lui aussi dans la quarantaine, Robert est professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi, institution qui n'est jamais nommée, et il incarne le sédentaire, contrairement à Simon. Il a fait ses études à l'Université de Montréal, où il habitait avec son frère. Marié à Louise, une infirmière, il n'est guère heureux à en juger par l'incommunicabilité dont il fait preuve, et connaît une vie plutôt médiocre, se contentant le plus souvent d'observer les cabanes de pêcheurs sur le Saguenay et de chauffer son poêle à bois à la maison. Résigné, soumis, ce « gros garçon silencieux et violent » (p. 25),

voûté, à la posture de vieillard et à l'image d'un personnage de roman qu'il fait lire à ses étudiants (p. 66), est hanté par son père avec qui il entretient de mauvais rapports : « Robert ne pensait jamais à son père. Il s'exerçait depuis vingt ans à ne pas y penser, jamais. Il n'en parlait pas non plus » (p. 60). D'une sensibilité extrême que sa femme ne comprend pas, il voue une profonde passion à la rivière Saguenay, qu'il se plaît à contempler : « Il ne connaissait pas d'autre manière de regarder le fleuve : se tenir debout et se taire » (p. 29). Il se sent alors invincible (p. 78), car elle l'exalte. C'est un « gros homme bon » (p. 97), qui a développé, outre son amour pour le Saguenay, une position d'attente : « Il lui sembla que, depuis des années, il ne faisait que cela. Attendre » (p. 23). Il est en quelque sorte « prisonnier de lui-même et de l'hiver » (p. 38). Il a beaucoup de difficulté à communiquer avec son entourage et préfère souvent le silence. Pour son frère, Robert « est un héros tranquille » (p. 68).

Le père. Taciturne, il n'est jamais nommé, mais sa présence pèse lourd sur les deux frères à qui il ne rappelle que mauvais souvenirs. À plusieurs reprises, l'un et l'autre évoquent son intransigeance, son désir de tout contrôler, son irrespect tant pour eux que pour sa femme, leur mère. C'est un homme sale, qui sent la sueur et l'huile. À sa retraite, il a refusé de se laver, accumulant la crasse sur son corps (p. 92). Sa femme et ses fils le considèrent même comme une bête (*Idem*) qui, dans sa camisole blanche, son « petit corps » (p. 24), respire si fort qu'il « emplissait l'espace » (*Idem*), ce qui empêchait les autres, terrifiés, de parler. À Robert, il impose toujours le silence et, pour Simon, il évoque le dégoût. « Un peu plus et je lui parlerais de l'ombre en camisole blanche, de l'ombre qui ne dormait jamais et de la peur qu'on avait en entendant les bruits qu'il faisait avec son corps : les respirations, les bâillements, les gaz. Je lui parlerais de la manière qu'il avait de se gratter les parties devant nous, sans aucune retenue et de ma mère qui devenait livide. Un peu plus et je lui parlerais de la honte de mon frère et de ma honte à moi. Je lui dirais que le pire, c'est que je suis en train de devenir comme lui, que je ne dors presque plus, que j'ai poussé sa solitude un peu plus loin. Il ne parlait jamais à personne, ni dans la rue, ni à l'usine, nulle part. Il ne voulait pas qu'on sache qu'il existe. Il est encore comme cela » (p. 67). Sa mort libère ses deux fils, qui désobéissent et se rendent, pour la première fois, voir les cabanes de pêche (p. 90), réalisant ainsi leur rêve d'enfance.

La mère. Elle n'est pas nommée si ce n'est que ses deux fils l'appellent « la mère ». Elle

a toujours subi les frasques de son mari, qu'elle endure depuis toutes ces années et avec qui elle ne semble pas avoir été heureuse. Le dialogue est absent dans le couple depuis belle lurette. Elle ne le pleure pas, quand il meurt, bien au contraire, « elle en avait assez depuis longtemps » (p. 80) et se sent enfin libérée.

Louise. Infirmière à l'hôpital de Chicoutimi, elle est l'épouse de Robert. Elle incarne la monotonie et l'« ennuyance », comme dirait Marie-Anna, l'héroïne de la pièce de Marie Laberge, *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gille*. Inquiète, elle ne parvient pas à communiquer avec Robert et ne semble heureuse qu'avec ses sœurs dont elle connaît toutes les allées et venues.

Le tailleur de fourrure. C'est un Québécois, sans autre nom, que Simon rencontre par hasard à San Diego, il s'est converti en guide touristique, « métier le plus infect de la Terre » (p. 16), selon lui, après avoir dû quitter son emploi de tailleur de fourrure, à Montréal, en raison d'allergies. Il est devenu un véritable Américain, lisant des livres en anglais seulement et comparant Montréal au « Grand Nord depuis qu'il passait son temps dans le Sud. Le Grand Nord dépeuplé. Quelques jours dans la foule de Mexico réussissaient à l'en convaincre » (p. 17). Gêné, il ne parle pas beaucoup, « comme s'il n'avait pas d'histoire, comme si les histoires ne pouvaient venir que du Nord » (p. 53). Il regagnera le Nord et la Colombie-Britannique, un peu avant le retour de Simon.

LES THÈMES

La désespérance. C'est « un mot du Nord » (p. 14), selon Simon, qui l'associe à l'attente qu'entraîne l'hiver en raison de la neige qui immobilise, ralentit, cause l'inconfort qui dure des mois. Robert s'ennuie dans sa grande maison d'un rang de Saint-Fulgence et, s'il ne se suicide pas comme son collègue, c'est qu'il a trouvé au moins deux raisons de vivre : la rivière Saguenay et la maison rouge, d'où il pourra admirer ses beautés en toute saison. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la plupart des personnages mènent une vie ennuyante, voire médiocre, car la famille, chez Lise Tremblay, étouffe les êtres et les empêche de s'épanouir pleinement.

La solitude. Ce thème est lié au précédent. Les deux frères semblent avoir hérité de l'incommunicabilité de leur père, d'où leur prédilection pour le silence, quand ils se promenaient, enfants ou adolescents, surtout sur les bords de la rivière, à l'Anse-Saint-Jean, leur village natal, ou dans la région de Charlevoix, sur les rives du fleuve. Ils échangent peu, si ce n'est quelques lettres sporadiques.

Le dialogue est presque absent. Le narrateur omniscient, qui tient la place de Robert, se contente le plus souvent d'user du discours indirect où abondent les phrases comme « Il a dit que », « Robert a dit que »... Avec sa femme Louise, Robert ne communique que pour le nécessaire, comme si l'hiver le figeait sur place. Et il n'a plus aucun rapport sexuel avec elle, qu'il ne touchait plus (p. 39). C'est sans doute cette absence de communication qui pousse un de ses collègues au suicide. D'ailleurs, à quelques reprises, le narrateur sent le besoin de préciser que ce professeur avait de la difficulté à s'exprimer : sa voix tremblait et il bégayait (p. 25). L'exil de Simon n'est-il pas une fuite, un refus d'engager le dialogue avec son père, qu'il hait ? S'il part, c'est sans doute pour tuer le mal qui l'habite. Et s'il lit des livres en grande quantité, c'est « pour combler sa propre absence au monde ».

La mort. Voilà un thème obsédant chez Lise Tremblay. Dans *La pêche blanche*, sont rapportés le suicide d'un collègue de Robert, originaire de Roberval (p. 55-60) et celui d'une jeune femme, préposée à la bibliothèque de l'université, trompée par son amant (p. 75). Quant à la mort du père, elle marque une sorte de libération tant pour sa femme que pour les deux fils, qui peuvent enfin commencer à vivre.

L'enfance. L'enfance est évoquée tout au long du roman. *La pêche blanche* n'est pas un hymne à l'enfance, mais l'évocation d'une grande nostalgie de l'enfance qui aurait pu être heureuse, n'eût été du père qui a imposé sa loi, au point de déranger Robert et de pousser Simon à l'exil. Si seulement il leur avait tendu la main et les avait accompagnés vers la rivière interdite, ils ne seraient pas des handicapés de l'enfance. Les deux frères sont sans cesse poursuivis par le passé qui semble n'avoir laissé que de mauvais souvenirs, qui les aliène en quelque sorte et qui les empêche de vivre, de composer avec la réalité, avec leur quotidien. D'où leur angoisse, leur malaise et leur difficulté de vivre.

L'américanité. Lise Tremblay, avec *La pêche blanche*, rejoint les grands romanciers de l'Amérique. On sait déjà l'influence qu'exerce Jacques Poulin sur son écriture et sur son imaginaire. L'auteure est impressionnée par les vastes espaces, tant ceux plus chauds et plus accueillants du Sud que ceux, plus froids mais combien impressionnants, du Nord. Ce thème est à rattacher à celui de l'errance, celle de Simon, qui vagabonde dans l'Ouest et le Sud, depuis plus de 20 ans, et celle de Robert, qui se cherche un endroit imprenable pour contempler le Saguenay, le paysage qu'il trouve le plus beau du monde.

L'intertextualité. Comme dans *L'hiver de pluie*, Lise Tremblay pratique l'intertextualité. Elle convie au moins deux romanciers : Jim Harrison et Marc-André Poissant, dont elle résume d'ailleurs les intrigues d'au moins un roman respectif. Il ne faut pas s'étonner que ces romans convoqués débouchent sur la désespérance et la mort.

La portée du roman. Faut-il voir dans la solitude des deux frères, dans le vide existentiel qui les accable, l'image ou la métaphore du Québec, incapable de communiquer avec le reste du Canada, et des Québécois aliénés par leur père à Ottawa ? Chose sûre, « [d]errière les mots et les personnages se cache une dure lecture de la vie, comme un désespoir fini qu'il faut traverser jusqu'au bout dans le froid état de février que les deux frères portent en eux comme d'un mauvais souvenir² », écrit l'éditeur. Comme Poulin, Lise Tremblay sait qu'« un beau livre » est « [u]n livre qui blesse » (p. 26). Ce qui est intéressant et ce qu'a remarqué le chroniqueur de la revue *Lectures*, *La pêche blanche* est « un roman du Saguenay, avec tout ce que cela représente de grand, de petit, d'ouvert et de fermé : la grandeur des eaux, la petitesse de la vie, l'ouverture vers le monde extérieur et le froid qui enferme les gens dans leur corps, leur maison³ ». *La pêche blanche* incarnerait une certaine génération contemporaine aux prises avec l'incompréhension et l'incommunicabilité, à un point tel que les êtres sont condamnés à la solitude, à la désespérance et à l'ennui ?

Notes

- 1 Lise Tremblay, *La pêche blanche*, Montréal, BQ (Bibliothèque québécoise), 2001, 105 [1] p. [Première édition : Leméac, 1994, 117 p.].
- 2 Pierre Filion, « Lise Tremblay », note de l'éditeur reproduite en 4^e de couverture.
- 3 N. L., « *La pêche blanche* », *Lectures*, novembre 1994.